

H
D'A

RUE DES
PÂQUERETTES

Mehdi Charef

LITTÉRATURES



H
D'A

Collection « Littératures »

COLLECTIF, *Braquer une banque avec un pistolet à eau*

DALI MISHA TOURÉ, *Cicatrices*

RUE DES PÂQUETTES

Conception graphique, couverture et mise en page

r2 | Katja van Ravenstein

Relecture

Ingrid Balazard et Jérôme Balazard

Édition

Marie Hermann

Photographies de couverture et d'intérieur :

© Monique Hervo/Coll. La contemporaine.

© Hors d'atteinte, 2018

19, rue du Musée 13001 Marseille

www.horsdatteinte.org

ISBN : 978-2-490579-00-6

ISSN : À venir.

RUE DES PÂQUERETTES

Mehdi Charef





Tous les termes arabes signalés en italique sont expliqués dans un glossaire en fin d'ouvrage.

À mon père

Ça ne fait pas très longtemps que je suis en France, à l'école des Pâquerettes, et déjà monsieur Raffin, notre instituteur, m'a désigné pour faire la lecture dans la classe. J'en suis très fier car bien d'autres camarades mis à l'essai ont été écartés. Détail qui a épaté mon maître, je lis sans suivre les mots avec mon index. Je ponctue, je questionne au point d'interrogation, je m'exclame si besoin, je hausse le ton, crie la colère, provoque le rire de mes camarades et gagne peu à peu l'admiration de l'instituteur.

J'aime l'exercice de rédaction, c'est même celui que je préfère, surtout quand nous sommes libres de choisir notre sujet. Certains élèves écrivent sur le sport, d'autres sur le film qu'ils ont vu dimanche ou sur leur chien, leur chat ; moi, je n'écris que sur moi. Je suis le héros de toutes mes rédactions. D'une ficelle je fais une pelote ; je me rends compte après la lecture que j'écris ce que je voudrais vivre, ou ce que je voudrais être ; je rêve à haute et intelligible

voix, comme le demande notre maître. Il arrive que ce soit moi que le maître lit. Mon corps tout entier en frissonne, je serre le poing sous la table. Il lit ce que j'ai écrit :

— Je sais maintenant que la France a autorisé l'arrivée chez elle de familles entières d'immigrés, comme la mienne, pour préparer le départ en retraite de nos pères. Je suis de cette deuxième génération ; je suis dans cette école, dans cette classe, afin d'apprendre à lire et à écrire correctement avant d'être jeté dans le monde du travail en lieu et place de mon père.

C'est monsieur Besson, notre directeur, qui me l'a appris. Il m'a fait demander dans son bureau pour me dire, après lecture de mon bulletin, qu'il était heureux de m'annoncer en commun accord avec mon maître que je quitterais bientôt la classe de rattrapage pour le cours moyen. Je l'en ai remercié.

Il a parlé longtemps, lentement, voulant me mettre à l'aise. Il n'y avait que quelques années qu'il avait affaire à ces nouveaux venus d'un autre continent, et son vœu affirmé était de nous accompagner au mieux vers la carrière qui nous était destinée.

— Votre père est terrassier, c'est un dur métier de creuser, creuser dans le bitume ! Avec le certificat d'études et le brevet ensuite, vous échapperez aux chantiers. Vous serez mieux en usine.

Il m'arrive de l'observer sans l'écouter. Il a une bouille sympathique, toute ronde et rasée tous les jours ; il se coiffe à la gomina, une raie impeccable tracée sur le côté. Il fait penser à un enfant qui a été premier de la classe toute sa vie.

— Vos petits camarades qui ont élu refuge en classe de rattrapage et n'en bougent plus, eux sont bons comme leur père pour les durs travaux du bâtiment ou le pavage de nos rues !

Je rentre toujours en courant de l'école, je ne sais pas pourquoi. Pourtant, j'aime cette école des Pâque-
rettes. On y est bien accueilli et le maître n'est pas
trop rude avec nous. Vu notre niveau scolaire il
pourrait élever le ton, menacer, punir plus qu'il ne
le fait.

Dans la classe de rattrapage de monsieur Raffin, on
fait attendre les enfants dont on n'a plus aucun
espoir qu'ils se réinsèrent dans une scolarité nor-
male. Moi, j'y vais parce que je n'ai eu qu'une année
d'école en Algérie, et j'avais déjà dix ans en arrivant
en France. Je réapprends à lire et à écrire. Nous
sommes une dizaine comme ça, des immigrés. Les
autres – il y en a quatorze – sont d'ici et plus âgés
que moi. Ils ont des soucis chez eux, qu'ils traînent
partout où ils vont. Le maître leur répète, quand il
est en colère, de les oublier en entrant en classe.
Parfois il en prend un à part et ils causent, l'élève

debout et le maître assis derrière son bureau. Parfois l'élève craque, laisse couler son chagrin ou sa tristesse.

— Pleure, pleure, dit le maître, ça fait du bien.

L'élève est mal parce qu'il craint d'être chahuté en récré par un camarade. Généralement, notre maître n'insiste pas.

— Toi, dès que tu sauras lire et écrire convenablement, tu nous quitteras, parce que tu ne rêves pas dans le vide...

J'aurais aimé qu'il m'explique ce qu'il veut dire. Il me parle aussi des élèves qui restent en rattrapage deux ou trois ans, qui ne s'intéressent à rien, ne comprennent pas, ne font plus aucun effort. Il y a un gros machin cassé en eux, le choc a dû être très violent et ils vivent avec leur blessure. Malgré toute l'écoute qu'il nous offre, ça m'étonnerait que le maître arrive à nous faire tout dire.

Lorsque j'ai des moments où j'ai moi aussi l'impression d'être dans un tunnel, au fond d'un trou, il me tend un livre en me disant :

— D'habitude tu es le premier à lever le doigt pour lire, là ça fait trois jours que tu as les yeux fermés...

Je le laisse parler. Il insiste :

— Ton père, il boit ?

Je dis non de la tête.

— Il bat ta maman ?

Je secoue encore la tête.

— Il te frappe, toi ?

Non plus. Et il continue avec d'autres questions qui font peur...

On retrouve notre souffle, notre élan en récréation, on court, on s'allège. Sorti de l'école, j'arrive à la baraque ; ma mère, qui a préparé l'argent sur la commode, m'envoie directement à la boulangerie. J'ai juste le temps de lancer mon cartable sur mon lit, et je vais à celle qui est en face de la maison de Nanterre, chez madame Blanchard, où se trouve aussi la poste restante de mon père.

Mon père m'y a emmené dès notre arrivée au bidonville. La boulangère m'a accueilli avec un grand sourire comme celui du bébé Cadum sur les affiches, en plus vieux mais au moins aussi agréable, et m'a offert un petit rouleau de réglisse. Je n'en revenais pas : j'étais là, à l'adresse où on écrivait à mon père depuis Maghnia en Algérie.

Monsieur Blanchard est aussi rond et rose que sa femme et a les épaules nues sous le marcel. En me voyant il a éclaté de rire, et il a dit à mon père : « Tu as enfin fait venir les enfants et la Fatma. » Mon père était gêné, il a répondu « Ça va, ça va, maintenant je suis content ». Enfin, il l'a dit en petit-nègre.

C'est la deuxième fois que j'ai entendu mon père parler français. La première, ça a été avec le chauffeur de taxi qui est venu nous chercher à notre arrivée à la gare d'Austerlitz. Mon père nous attendait...

Non, il ne nous attendait pas. Il n'était pas là. Il était en retard, ou alors il avait oublié.

Tirant sur sa lourde valise, un gros sac sur l'épaule, ma mère, voilée de blanc de la tête aux pieds, tournait autour de la gare, avec ses enfants à la queue leu leu derrière elle, chacun un bagage à la main. On a été saisis d'une belle inquiétude, d'un gros doute : et si notre père s'était trompé de jour ? Les Français se retournaient sur cette silhouette dont on ne voyait que les yeux, qui sous le *haïk* ruminait déjà quelques mots aigus à l'encontre de son mari. Elle ne l'avait pas vu depuis des années et il montrait son impatience de nous retrouver en oubliant notre arrivée...

Finalement il est là, confus, gêné. Il ne reconnaît pas sa femme derrière le voile fin, ce n'est pas un sourire qui se dessine à sa vue. Il s'excuse encore, ma mère remet à plus tard ses mots rouges. On s'embrasse, se serre dans nos bras, quatre ans qu'on ne s'est pas vus. J'essaie de me convaincre que cet homme est mon père, avec une moustache que je ne me rappelle pas, mais aussi avec ma rancune, ma rancœur, lui qui a si longtemps disparu, s'était évanoui.

Il est assis là dans le taxi, nous sur la banquette arrière, lui à l'avant à côté du chauffeur :

— Nanterre, cité des Marguerites !

Le chauffeur lui répond :

— Je vais à Nanterre, après tu me guides.

Paris, la France, nous y sommes. Sans novembre au-dessus de nos yeux, la capitale aurait pu être belle. Les gens se dépêchent, les voitures klaxonnent, les cinémas laissent rêveur et il y a des Français partout, partout. Des femmes françaises, des hommes français. Pour moi qui en avais peur en Algérie, qui les craignais parce qu'ils en avaient fait leur pays... J'étais de ces enfants que leur présence écrasait, que leur emprise isolait ; colonisé, on naît indigène, va te soulager de cette putain de peau ! Et je resterai toujours l'indigène de quelqu'un, parce que toute sa vie, le colonisé garde le colon dans sa tête...

Or voilà que mon père nous a fait venir chez eux, là où il n'y a qu'eux. Il faudra faire avec, eux ne sont pas obligés. Avec mes petites épaules, mon parler maladroit, moi qui me sais pas costaud... Je ne suis pas heureux d'être là. Je ne parle pas. Le plus fort, le plus troublant : j'ai complètement occulté le voyage. Je l'ai envoyé se faire foutre, le train, le bateau, la mer, Marseille – au loin tout ça, refoulé !

Au moment où le train a quitté la gare de Maghnia, c'est tout ce que j'ai voulu garder : les yeux tristes de *Hanna*, ma grand-mère restée sur le quai jusqu'à ce qu'on ne la voie plus. À Oran, nous avons passé la nuit à huit, allongés par terre dans la chambre d'un hôtel pour soldats. Un néon bleu clignotait à l'extérieur et me gênait quand j'ouvrais les yeux. Je n'ai pas vu le port d'Oran, à l'aube, ni le bateau que j'ai dû longer, ni sa passerelle que j'ai dû fouler, un bateau qui devait pourtant être une sacrée carcasse avec tous ces voyageurs que j'ai regardés passer au-dessus de la cale où nous étions planqués. Mes frères, ma sœur et moi, on s'était blottis contre notre mère ; pendant ces deux jours de traversée, on ne s'est levés que pour aller vomir aux toilettes.

Nous avons repris nos esprits en gare de Port-Vendres, où nous avons attendu toute une journée un train de nuit pour Paris. Nous avons alors déjà englouti toutes les provisions du voyage, les pains cuits par notre mère, par *Hanna*, et quelqu'un nous a apporté deux grosses miches de boulangerie qui nous ont tenu la journée et la nuit.

Dans le train de nuit, ma mère a trouvé une place dans un compartiment ; nous, les enfants, on a dormi dans le couloir.

Dans le taxi, j'entends donc mon père prononcer le nom « Marguerites », et je trouve ça joli.

Nous quittons Paris pour la banlieue : voilà Nanterre. On croise des femmes arabes qui ne portent pas le *haïk* et cachent leurs cheveux sous un foulard, avec sur le dos une veste large ou un manteau délavé, dépassé. On voit leurs mollets. Ma mère, qui ne s'est pas encore décoiffée, se retourne sur leur passage. Elle doit se poser des questions : aura-t-elle le culot de sortir à visage découvert ? Impensable... Intérieurement je ris d'elle, je la fixe, son regard croise le mien. Ses yeux noirs d'une profondeur vertigineuse sont mon issue de secours, mon point de repère. Je n'ai plus peur des Français.

Les Marguerites, c'est une cité de quatre immeubles, dont une énorme barre de six étages sans ascenseur. Au-dessus des quatre porches du bâtiment, sur une longueur de trente bons mètres, une hauteur d'un mètre, je lis ces mots de bienvenue, peints avec un épais pinceau : LES MARGUERITES C'EST DES MACS. Ma tante, la sœur de mon père, y habite avec son mari et ses enfants dans un trois-pièces.

Nous sommes restés deux jours dans l'appartement de ma tante puis, le dimanche, après les courses au marché des Quatre-Chemins où j'ai accompagné mon père, nous décidons enfin d'aller chez nous.

On suit nos parents avec nos valises et nos bagages. On traverse trois cités différentes par leurs couleurs, leur hauteur, le nombre d'immeubles qui les composent. L'une après l'autre, on espère que notre père s'y arrête et nous dise en indiquant un appartement : « C'est là-haut, chez nous... »

Nous continuons à marcher, notre père devant, qui ne doit pas être à l'aise. Nous passons par une dernière cité, avec deux tours et deux barres. Nous entrons dans ses allées, attendons que mon père pose enfin sa valise, qu'il se dirige vers un des porches... Personne ne parle. Moi, qu'on dit toujours plus intelligent que les autres, je commence à avoir des doutes.

Il n'y a plus aucun immeuble devant nous, on continue à marcher et au loin, comme sur un plat pays, se dresse soudain un village fantôme aux murs bas, tout en planches de bois sombre. La fumée des cheminées a été la première chose à nous atteindre, elle est dégueulée dense, noire, par des tuyaux piqués sur des toits penchés. À mesure que nous approchons de ce village, de ces maisons ensevelies, de biais, je me sens anxieux. Des enfants courent dans les allées, ils jouent, rient, les pieds dans la boue. Nous entrons dans ce chaos de baraques.

Mon père ne s'est pas écrié : « Les enfants, nous sommes arrivés chez nous ! » Il ne devait pas être fier.

Voilà que ma mère se tient au milieu de « notre » baraque. Elle regarde autour, au-dessus d'elle... Elle a encore sa valise à la main et, sur l'épaule, le sac à main en skaï marron que lui a offert ce matin la sœur de mon père. Lui a posé les sacs qu'il portait sur le sol terreux, entre deux trous de poules. Il allume une Gauloise bleue. Il voit nos mines, ne sait pas quoi nous dire. Ma mère est toujours debout, muette, elle tourne sur elle-même. Elle semble ne pas croire que tant d'années d'exil, de séparation, d'attente, de travail aboutissent ici.

— Et les enfants, ils dorment où ?

Papa lui montre une chambre encastrée dans le fond. On y suit ma mère. Il y a un poêle Godin au milieu.

— Je vais l'allumer, dit mon père.

Il saisit un seau métallique et sort de la baraque. Ma mère pose enfin sa valise et s'assied sur un des quatre lits superposés alignés des deux côtés du mur. Elle lève le nez, renifle, tâte les paillasses. Du sol terreux dépassent des arrêtes de pierres.

— Vous ferez attention à vos pieds... Je ne veux pas vous voir pieds nus.

Elle se tourne vers la « grande salle ». Elle fixe le poêle, la cafetière posée sur la grille. Puis elle s'approche des plaques de gaz placées sur une table, une bouteille de butane bleue en dessous. Un grand lit est caché derrière un paravent à deux ailes. Un pantalon et un marcel délavé pendent dessus. Ma mère :

— *Fé rah el maa ?*

On se met tous à chercher le robinet d'eau. Je crois que ma mère s'empêche de lâcher un sanglot. Mon père revient avec le seau plein de boulets. On est alignés devant lui. Il nous fixe, bancal, mal à l'aise, se faufile :

— Je vais allumer le feu !

Ma mère :

— *El maa fine ?* Où est l'eau ?

Sans se retourner :

— *Bara !*

Dehors, il y a un robinet. Ma mère veut le voir.

— Il est loin ! lance mon père.

Ma mère se fige. Mon père :

— J'irai tout à l'heure remplir un seau et montrer aux enfants où il est.

J'ai peur que ma mère ne reprenne sa valise.

— Pourquoi tu ne nous as pas dit ?

— Pas dit quoi ?

— Qu'on n'avait pas de maison.

Il est embêté, mon père.

— On ne restera pas longtemps ici, ils vont raser les baraques et nous reloger, ils l'ont dit dans le poste !

D'un hochement de tête, il nous montre un gros Radiola posé sur une planche, sur deux tréteaux de bois.

— Et la lumière ?

— Quoi ?

— Où sont les bougies, on n'y voit rien !

Ma mère est exaspérée. Cette fois, mon père est content, il montre une ampoule qui pend au plafond, enturbannée comme dans les bazars d'épais scotchs jaunes pour attraper les mouches.

— Il y en a une autre dans la chambre.

Il tend les bras vers la lampe, appuie sur un bouton.

— Et les toilettes ?

— Dehors... Elles sont pas loin.

Ma mère nous regarde et se dit à elle toute seule :

— Je vais enlever mes chaussures.